

XYZ. La revue de la nouvelle

Le chœur des fiançailles

Francisca Gagnon



Number 107, Fall 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64517ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (2011). Le chœur des fiançailles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 65–67.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le chœur des fiançailles

Francisca Gagnon

AU MUR, dans des supports de fer, des chandelles s'enflamment. Des silhouettes vacillent et valsent et ondulent. Cette salle n'accueille que des spectres. Leurs chevilles, aux contours incertains, liées à des chaînes qui les clouent au plancher. Comme des chacals impatients devant une carcasse fraîche, elles se tortillent et jappent. Ombres anonymes, elles forment une masse maussade qui s'agglutine près de la scène, dans l'espoir d'investir les coulisses. D'un œil indiscret.

Le castelet trône sur les planches pourries du vieux théâtre. Le proscenium, ceinturé par un long rideau de velours rouge, reste hostile à la lumière. Ce dernier est si lourd qu'il faudrait une troupe d'haltérophiles pour le déplacer. Sur la scène, une imitation de pelouse où sont plantés çà et là quelques accessoires nuptiaux. Un autel s'enracine au premier plan; une multitude de chaises minuscules sont semées tout autour dans le gazon synthétique. Des figurants, vêtus d'habits verts, poussent comme du chiendent et arborent tous le même visage froid, mi-hypocrite, mi-mesquin. Ils ont les sourcils noirs, contractés vers le centre, et les lèvres fendues jusqu'à la limite des yeux. Le spectacle débutera bientôt.

Tant qu'il y aura des ombres, le jour s'unira à la nuit.

Pour créer des êtres d'aube et de crépuscule.

Un androgyne se hisse sur les planches. Dans ses mains blanches, deux polichinelles inanimés. Bras et torse contre la barre d'appui, il dépose, comme en un alunissage, les deux comédiens : Guignol, le marié dans son smoking de satin rose et blanc, du côté cour, manié par la main gauche du marionnettiste ; Madelon, l'épouse en robe de tweed bleutée, du côté jardin, maniée par la main droite de l'androgyne. Ils ont des visages similaires : bouche gracile et menton fuyant. Les lumières chaudes, braquées sur les célèbres marionnettes, les éblouissent. Tout est mis en place pour qu'on ne confonde pas les épousés et les sinistres figurants.

Les yeux tournés vers le ciel, nos deux amoureux contemplent leur créateur. Entre ciel et terre.

Les ombres s'impatientent. Des rugissements d'hyènes rappellent au marionnettiste qu'il est temps de commencer sa prestation. Tiré hors de sa rêverie, il lance un clin d'œil aux techniciens qui attendaient encore le signal de départ. Une armée de nains s'évertue à ouvrir les pans du rideau, tout en sifflotant le *Chœur des fiançailles* de Wagner. De la salle s'élève un *Te Deum* extatique. Un petit pantin chauve incarne le maître de cérémonie et, sans l'aide du marionnettiste, dans un mouvement aérien, il plane jusqu'à l'arrière de l'autel.

Des ciseaux et du fil à la main.

Le célébrant psalmodie quelques oraisons, rythmant sa voix de mouvements désordonnés et giratoires vers le public. Celui-ci applaudit. N'ayant d'autre choix que de faire bonne figure, les figurants restent impassibles, figés dans leurs costumes incrustés de gemmes. Guignol soulève le voile de sa promesse. Le bréviaire à la main, Madelon récite d'une voix caverneuse le psaume favori de l'androgynie :

Au chef de chant/Psalmodie de David/Dieu/Le ciel raconte son importance/Le ciel entier explique son travail/Le jour le décrit au jour/La nuit l'apprend à la nuit/Mais il n'y a rien à entendre/Pas un mot/On n'entend pas le son de leur voix/Une mélodie s'inscrit sur le monde/Un langage pour toute la terre/Il dresse là-haut une tente pour le soleil/Et il sort/Comme le marié de sa chambre/Heureux/Comme le héros qui suit sa trajectoire/Révolution/D'un bord du ciel à l'autre/Rien ne résiste à sa chaleur.

Gloussements d'admiration sur fond de contrebasse. Les ombres s'agenouillent et se fondent aux volutes d'encens. Une danse enfumée embaume la salle, au pied de la scène. Le célébrant s'agite. Assomme les mariés de recommandations verbeuses et ampoulées. Rapides mais habiles, les doigts du marionnettiste manœuvrent avec aisance chacune des articulations des acteurs. Ses mains devant une bougie, il s'invente luministe et peint une fresque de nuit et de jour sur la scène. Une goutte de sueur prend naissance à la racine

de ses cheveux, glisse de sa tempe à sa joue, puis éclabousse l'autel.

« Un signe de Dieu, assurément... », pense tout un chacun.

Contre la joue de Guignol, une larme. Voici arrivée l'heure des serments solennels. Sans hésitation, les époux échangent leurs vœux. « Vous pouvez embrasser la mariée », déclame le maître de cérémonie d'une voix de stentor. Des claquements de chaînes sur le parquet, agrémentés de quelques bruits de clairs et de crécelles. Madelon tourne sa figure poupine vers celle de Guignol, une de ses mains posée derrière la tête du mari. Après une gémissement, Guignol s'abandonne dans les bras d'oripeaux de sa douce.

Leurs sourires, enfin réunis dans un seul baiser.

S'il ne suffisait que des paroles à prononcer pour figer les promesses, l'androgynisme serait satisfait. Or, il n'en est rien. Le célébrant présente les ciseaux aux nouveaux mariés. Madelon, hardie, taillade Guignol. Elle trempe ses doigts filiformes dans la plaie et arrache sa bourre pour en conserver un morceau. Guignol, hésitant, découpe une encoche dans les flancs de sa femme. S'approprie la mousseline qui remplit son corps.

Leurs blessures ainsi ouvertes, chacun aura à se guérir de l'autre.

Madelon enfouit en elle toute la matelassure de Guignol ; Guignol, lui, engloutit dans sa plaie toute la rembourrure dérobée à Madelon. Le prêtre panse leurs lésions de pétales roses et de diachylons. Au-dessus de leurs têtes, les lumières crachent une fumée bleuâtre et éclatent. L'explosion souffle les chandelles et sème des rais de lumière argentée qui perforent la masse maussade des ombres.

Le couple, en apesanteur, retourne dans le giron de l'androgynisme.